

Gilles Rozier

Un amour sans  
résistance

ROMAN

DENOËL

Extrait de la publication



# Un amour sans résistance

DU MÊME AUTEUR

*Par-delà les monts obscurs*, Denoël, 1999  
*Moïse fiction*, Denoël, 2001

Gilles Rozier

Un amour  
sans résistance

R O M A N

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957,  
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement  
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur  
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

[www.denoel.fr](http://www.denoel.fr)

© 2003, by Éditions Denoël  
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris

*À Jean*



*Ein Fichtenbaum steht einsam  
Im Norden, auf kahler Höh.  
Ihn schläfert; mit weißer Decke  
Umhüllen ihn Eis und Schnee.*

*Er träumt von einer Palme  
Die, fern im Morgenland,  
Einsam und schweigend trauert  
Auf brennender Felsenwand,*

*Un grand pin se tient solitaire,  
Dans le Nord sur un sommet nu.  
Il fait un somme : neige et glace  
Le recouvrent d'un manteau blanc.*

*Il rêve à la palme lointaine  
Très loin là-bas en Orient.  
Silencieuse et solitaire  
Triste sur un rocher brûlant.*

HEINRICH HEINE



## 1.

Si vous voulez que je vous raconte, mettez-moi du Schumann, la musique convoquera mes souvenirs. Des Lieder... Commençons par *Schöne Wiege meiner Leiden*. TATA TATA TATA TATA, quatre des plus beaux trochées du génie allemand. Je vais baisser la lumière. Laissons le thé infuser quelques minutes, voulez-vous? Je l'aime avec une goutte de lait, un thé de Chine, je tiens la théière de ma grand-mère. Il n'y paraît pas, mais elle est très ancienne. Ma grand-mère l'a reçue pour son mariage, un cadeau de sa marraine retour de Hongkong, son époux y avait travaillé pour une compagnie anglaise. Ma grand-mère s'est mariée un an avant la naissance de ma mère, en 1889, vous voyez si c'est ancien...

La grosse, au centre, c'est ma mère. À sa gauche, ma sœur Isabelle et son mari, Jean-Louis, à côté d'elle. Sur les genoux d'Isabelle, France, sa fille. Elle devait avoir un an, au plus. À droite de ma mère, mon autre sœur, Anne, son mari avait déjà été liquidé par la Résistance. Le plus

grand, là, c'est François, le fils aîné d'Isabelle, et Marcel, à côté, le second. Et le petit Alfred. Et moi, là. La photographie a été prise devant la maison de ma mère. C'était notre maison à tous, mais surtout la sienne. Il y avait un perron, ma mère l'a fait détruire après-guerre mais on reconnaît les fenêtres et l'acacia. Mon père était prisonnier en Allemagne.

Le photographe, c'était Volker Hammerschimmel, un SS. Il baisait ma sœur Anne, pardonnez l'expression, je n'en vois pas d'autre. Elle hurlait de plaisir au premier étage. Le lustre de cristal du salon tintinnabulait pour accompagner les coups de reins du Boche. La guerre était si triste, il fallait bien s'amuser. Ma sœur était en deuil, la pauvre. Elle baisait pour oublier. Elle adorait se faire pénétrer par l'ennemi, alors elle le criait. Elle était à l'image de son pays : offerte.

À la Libération, un voisin a violé ma sœur Anne sous les applaudissements de tout le quartier. La scène se passait devant la grille du jardin. J'avais rejoint l'attroupe-ment. Anne était méconnaissable, le crâne entièrement rasé. Elle paraissait maigrelette. Elle était nue comme un ver, je découvrais sa nudité pour la première fois, pas seulement la peau de son crâne, tout son corps, intégral. Le voisin s'était allongé sur elle au milieu de la rue. Du violeur, on voyait les fesses, deux pastèques rebondies d'athlète, il était champion régional de ski de fond. Ma sœur ne s'était jamais dévêtue devant moi, nous étions

une famille où l'on ne se montrait pas, et pourtant, elle avait été nue dans ma tête chaque fois qu'elle s'était donnée à Volker. Elle criait si fort, c'était comme si elle avait ouvert grand la fenêtre du premier étage et qu'elle avait montré ses seins, son ventre, son sexe.

Ma sœur a dit que ce viol d'après-guerre l'a traumatisée. L'être humain a d'étranges réactions. Faire l'amour tous les jours, parfois deux fois par jour, jamais la nuit car il dormait à la caserne, avec le représentant du Führer sur terre ne l'avait pas choquée, mais se faire pénétrer trois ou quatre petites fois par la verge du voisin un matin avant l'apéritif a brisé quelque chose en elle. Moi, c'est l'inverse : je regardais le skieur de fond trifouiller ma sœur nue sur le pavé et la scène me semblait moins violente que les hurlements qui avaient rythmé notre guerre. Pourtant, d'une certaine manière, Anne et son SS, en assurant à la maison familiale une certaine impunité, avaient arrangé mes affaires, et j'avais été un peu complice du crime dont Anne était accusée et qu'elle payait par ce viol public. Ce ne fut pas simple, à la Libération, d'expliquer les allées et venues dans la maison aux volets rouges durant l'Occupation, les montées d'escalier, les descentes à la cave.

Ma mère passait du temps dans la cuisine attenante à la salle de séjour, au rez-de-chaussée. Il n'y avait pas grand-chose à faire mijoter dans les casseroles, mais elle avait conservé ses habitudes d'avant, comme l'amputée de la main continue d'actionner son index en pensée pour

chasser une miette sur la table. Ma mère se tenait en cuisine, elle nettoyait surtout. Quand ma sœur se mettait à hurler, je voyais le visage de ma mère changer d'expression, et ses coups d'éponge se faisaient frénétiques au rythme des tressautements du lustre en cristal du salon. Ma mère n'était plus le chef de famille, cette femme forte, autoritaire, mais une esclave courbant l'échine sous les coups de son tortionnaire. Chaque cri de ma sœur claquait comme une trique.

Je quittais la maison quand Volker arrivait. Je ne voulais pas subir l'outrage de l'ennemi déversant sa semence dans des entrailles consanguines. Mais Volker se faufilait souvent en toute discrétion, aussi curieux que cela puisse paraître, et il m'arrivait de remarquer sa présence aux premiers tremblements du lustre. Le temps d'enfiler mon manteau et de lacer mes souliers, de me redonner un coup de peigne devant la glace de l'entrée et je devais subir les premiers gémissements de ma sœur avant d'avoir franchi la grille du jardin. En quittant la maison, descendant les marches du perron, je levais les yeux vers la fenêtre de la cuisine et j'observais l'attitude de ma mère, le visage figé, occupé à récurer frénétiquement le poêle déjà impeccable.

Car ma mère n'a jamais rien dit. Elle aurait pu gifler ma sœur, la traiter de catin, de traînée, de fille à soldats, de putain à la solde des Boches et que sais-je encore, mais ces injures sont restées bloquées au fond de sa gorge. Ma mère était incapable de corriger sa petite dernière. Elle

avait la main leste et avait su user du martinet à l'envi sur ses autres enfants. Avait-elle juré de ne toucher ma sœur Anne que pour lui administrer des caresses ? Elle avait passé l'éponge, sans cesse. Alors Anne ne se privait pas. Dès l'enfance, elle avait fait ce qu'elle avait voulu sans essayer aucune remontrance. Elle piétinait les fleurs du jardin, mangeait les framboises avant la cueillette sans en laisser aux autres. Elle avait souvent volé des vélos dans le voisinage. À quatorze ans, elle faisait sa première fugue, pour suivre le fils d'un cantonnier qui partait faire les vendanges dans le Sud. Elle n'était plus vierge à son retour, je l'ai lu sur le visage de ma mère. Pendant plusieurs semaines, ma mère avait semblé nerveuse, comme anxieuse, et un jour, subitement, elle a retrouvé le sourire. Quand j'ai demandé à ma sœur Anne si elle savait pourquoi notre mère avait fini de s'inquiéter, elle m'a dit Elle va pas être grand-mère tout de suite. Anne n'a pas repris l'école après la fugue, mais elle a été dispensée de travailler. Elle passait ses soirées à danser, ses matins à dormir, ses tantôts à flirter. Elle était libre de faire ce que bon lui semblait. Alors elle ne connaissait pas de limite. Pourtant, nos parents avaient été sévères avec Isabelle et moi. Nous étions sous surveillance permanente. Ma sœur aînée avait rencontré un garçon du Sud-Ouest, un trou perdu de Gascogne, on ne pouvait y parvenir en moins de seize heures, que ce soit par le train ou en voiture. Elle s'était empressée de se marier avec lui, pour quitter la ligne de mire des parents. Le jour de la

photo, elle était de passage par chez nous, c'était exceptionnel, un jour de Pâques je crois, mais elle était repar-tie le soir même. On ne la voyait pour ainsi dire jamais. Nous avons passé la guerre sans elle. Quand le territoire national a été coupé en deux par la ligne de démarca-tion, elle n'en fut pas mécontente : un trait tracé en gras sur les cartes de France la séparait de nous, une frontière comme un cordon sanitaire. Moi, j'ai persisté à portée de fusil de ma mère. J'étais plutôt docile. Mon père a pris le large pendant toute la guerre, sur le front d'abord, puis captif en Allemagne, du côté de Idar-Oberstein.

Notre guerre aurait-elle été différente si mon père n'avait pas été prisonnier? On ne refait pas l'histoire, on mettrait la terre entière en bouteille avec tous les morts des champs de bataille, des exodes, des famines, des nettoyages et des exterminations. Mon père n'était pas tout à fait présent, même avant la guerre. Il partait au travail, en revenait, il faisait son jardin le dimanche et les soirs d'été. L'hiver, il mettait son vin en bouteille à la cave, il se rendait à la messe le dimanche, y commu-niait, un réflexe qu'il tenait de l'enfance. Il nous lançait des « Comment va? » le matin au réveil sans écouter la réponse. Il était dans son monde, on ne savait pas très bien lequel, fermé à double tour derrière une porte invisible, un voile léger mais suffisant pour le rendre inaccessible. Quand il m'est arrivé, dans l'enfance, de lui demander « À quoi tu penses, papa? », il m'a

répondu J'étais en train de m'endormir, ou Les roses sont bien rouges cette année. À Noël et au Jour de l'an, en début de soirée, après être resté assis à table tout l'après-midi en faisant mine de participer à la conversation, il se dressait subitement et déclarait qu'il allait faire la gratinée, un réflexe, presque un instinct, comme la communion mais en plus sincère sans doute, car il y mettait cœur et énergie, faire revenir des oignons, de l'eau, du vin blanc, des tranches de pain grillées, du fromage râpé, du comté plutôt que du gruyère, c'est meilleur et c'est français, enfourner le tout et surtout, surtout remuer sept fois dans le four pour répartir le grillé dans tout le plat. Cette gratinée était un régal mais le goût d'un plat suffit-il pour se souvenir d'un père ?

Ma mère était là. Dans mon enfance, pendant la guerre, après aussi, bien que rien ne fût plus pareil dans cet après. Elle était un roc en sa demeure, comme si la maison avait été construite autour d'elle.

Lorsque la Légion des volontaires français contre le bolchevisme fut créée, le mari d'Anne compta parmi les premiers volontaires de la région. Il n'était pas incorporable en 1939, santé trop fragile, et il voulait servir la France. La LVF acceptait les asthmatiques. Anne pavoisa quelques mois en femme de, elle se prenait pour la sous-préfète et s'était acheté un nouveau chapeau. Anne et son mari s'étaient fait de nouveaux amis, du côté

de Vichy. Le Maréchal avait transmis à ma sœur les pleins pouvoirs sur le quartier. Elle semait la terreur dans le voisinage par mari interposé. Dès qu'un voisin ou un commerçant ne lui obéissait pas, elle lui jetait un regard noir. Les représailles ne tardaient pas à s'abattre sur le dissident. Un matin, ma sœur et mon beau-frère prenaient le petit déjeuner sur le perron. C'était une belle journée, l'acacia était couvert de fleurs. Une voiture s'est arrêtée devant la grille. Un homme, visage découvert, a brandi une arme. Tacatacatac. Il a tiré sur le couple. Il a touché le mari en pleine tête, raté ma sœur mais il était trop tard pour s'y reprendre à deux fois. La voiture redémarra en trombe et Anne resta pétrifiée sur sa chaise, maculée du sang de son époux. Mon beau-frère n'a pas eu le temps d'aller mourir de froid dans les plaines de Russie, ni de s'engager dans la Milice, il l'aurait fait s'il avait vécu, c'est certain.

Le chef de je ne sais quelle faction locale fit un discours à l'enterrement. Il promit de châtier les coupables. Ses paroles sur l'anti-France tonitruaient dans la cathédrale. Anne était en noir, une robe avec des manches jusqu'aux poignets et un col montant. C'était l'été, la chaleur était caniculaire. La semaine suivante, Anne avait adapté la robe à la saison, manches courtes, décolleté plongeant. Quelques coups de ciseaux, trois ourlets, quatre boutons dorés avaient suffi pour donner au costume de deuil un air pimpant. Elle se mit à sortir beau-

coup. Son statut de veuve de collaborateur l'exemptait de couvre-feu. Elle fréquentait les cabarets où les chanteurs à la mode participaient à l'effort de guerre en distrayant les soldats de l'armée de nos vainqueurs. Elle rentrait à point d'heure, souvent ivre. Elle parlait fort en descendant de la voiture qui la raccompagnait, baragouinait parfois quelques mots d'allemand, une langue qu'elle n'avait jamais été capable d'apprendre correctement. Quelques semaines plus tard, Volker entrait en elle comme dans du beurre.





# Gilles Rozier

## •• Un amour sans résistance

*Où était-il passé depuis l'Armistice ? Renvoyé dans ses foyers, prisonnier en Allemagne ? J'avais souvent rêvé de lui. Nu, au garde-à-vous, serrant mes traductions entre ses mains à hauteur du pubis. Mes doigts parcouraient*

*le creux de son épaule, son sein ferme*

*comme la joue d'un cheval, son ventre,*

*mon index tournait, tournait au bord*

*du trou, mon doigt dans son nombril,*

*mon ongle limé en pointe égratignait*

*sa peau un peu grenue, la caresse allait*

*se perdre du côté des hanches et des*

*fesses. Le soldat restait au garde-à-vous,*

*ordre du capitaine, malgré sa nudité et*

*mes caresses, un léger trouble de la lèvre*

*seulement, malgré la défaite et l'Occupation. C'était dans*

*mes rêves. Je pensais ne plus le revoir et il était là, à cette*

*heure où j'attendais des Roulières, au milieu du couloir*

*de la Gestapo.*

Gilles Rozier est né en 1963 à Grenoble. Aujourd'hui responsable de la Maison de la culture yiddish à Paris, il est l'auteur de *Par-delà les monts obscurs* (Denoël, 1999) et de *Moïse fiction* (Denoël, 2001).

À travers le portrait d'un personnage enseignant l'allemand pendant la Seconde Guerre mondiale, et que l'amour pour un soldat juif vient bouleverser, le troisième roman de Gilles Rozier traverse une France sans résistance, livrée à l'Histoire et à une constellation de désirs entre héroïsme ambigu et passivité. Porté par une dramaturgie aiguë, subtile, il délimite un singulier périmètre érotique où s'aimentent à travers deux corps deux langues antagonistes aux explosives similitudes : le yiddish et l'allemand.

DENOËL

B 25522.6 09.03  
ISBN 2.207.25522.0  
14 €

